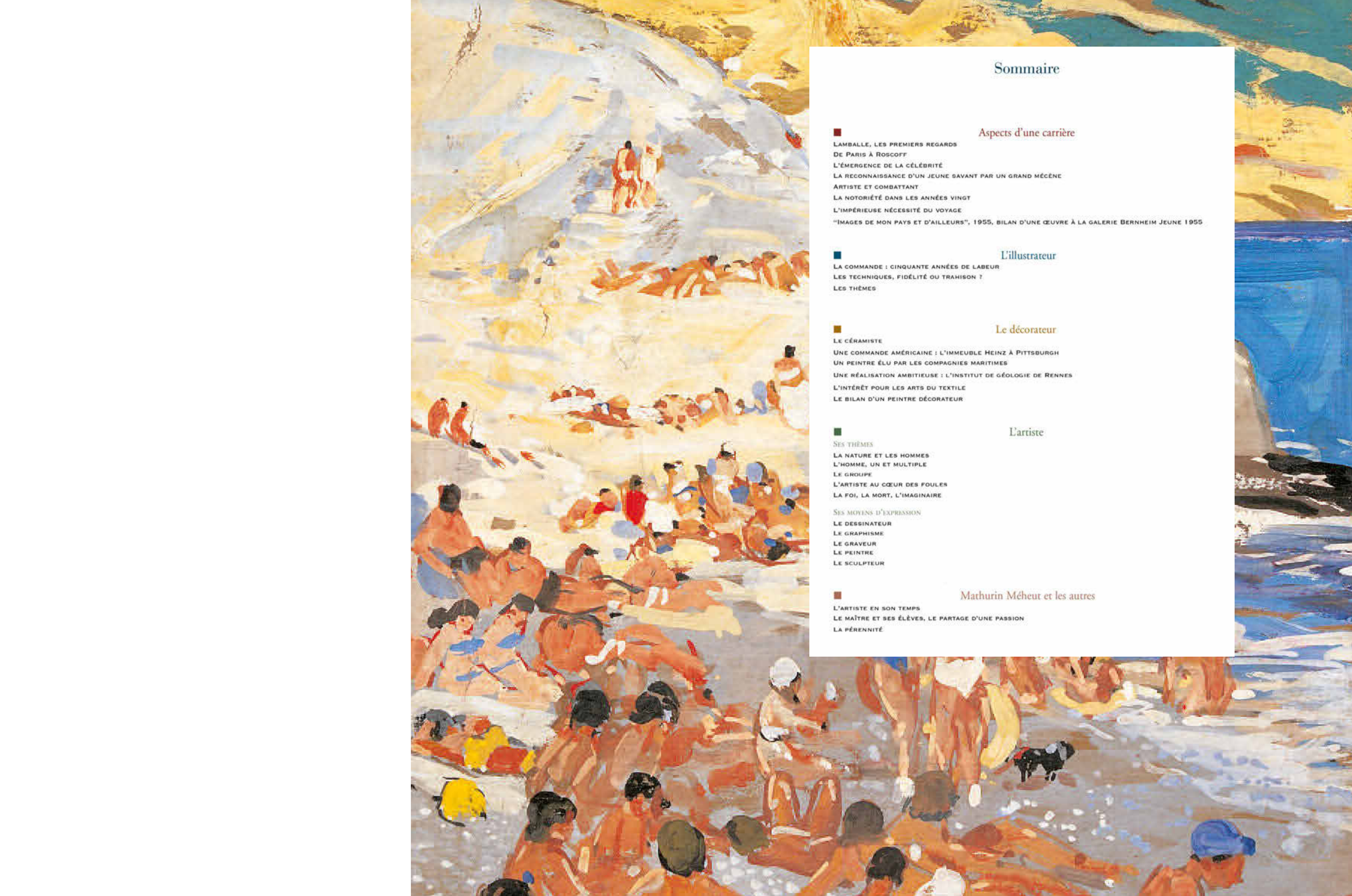




Sommaire

Aspects d'une carrière



LAMBALLE, LES PREMIERS REGARDS

DE PARIS À ROSCOFF

L'ÉMERGENCE DE LA CÉLÉBRITÉ

LA RECONNAISSANCE D'UN JEUNE SAVANT PAR UN GRAND MÉCÈNE

ARTISTE ET COMBATTANT

LA NOTORIÉTÉ DANS LES ANNÉES VINGT

L'IMPÉRIEUSE NÉCESSITÉ DU VOYAGE

"IMAGES DE MON PAYS ET D'AILLEURS", 1955, BILAN D'UNE ŒUVRE À LA GALERIE BERNHEIM JEUNE 1955



L'illustrateur

LA COMMANDE : CINQUANTE ANNÉES DE LABEUR

LES TECHNIQUES, FIDÉLITÉ OU TRAHISON ?

LES THÈMES



Le décorateur

LE CÉRAMISTE

UNE COMMANDE AMÉRICAINE : L'IMMEUBLE HEINZ À PITTSBURGH

UN PEINTRE ÉLU PAR LES COMPAGNIES MARITIMES

UNE RÉALISATION AMBITIEUSE : L'INSTITUT DE GÉOLOGIE DE RENNES

L'INTÉRÊT POUR LES ARTS DU TEXTILE

LE BILAN D'UN PEINTRE DÉCORATEUR



L'artiste

SES THÈMES

LA NATURE ET LES HOMMES

L'HOMME, UN ET MULTIPLE

LE GROUPE

L'ARTISTE AU CŒUR DES FOULES

LA FOI, LA MORT, L'IMAGINAIRE

SES MOYENS D'EXPRESSION

LE DESSINATEUR

LE GRAPHISME

LE GRAVEUR

LE PEINTRE

LE SCULPTEUR



Mathurin Méheut et les autres

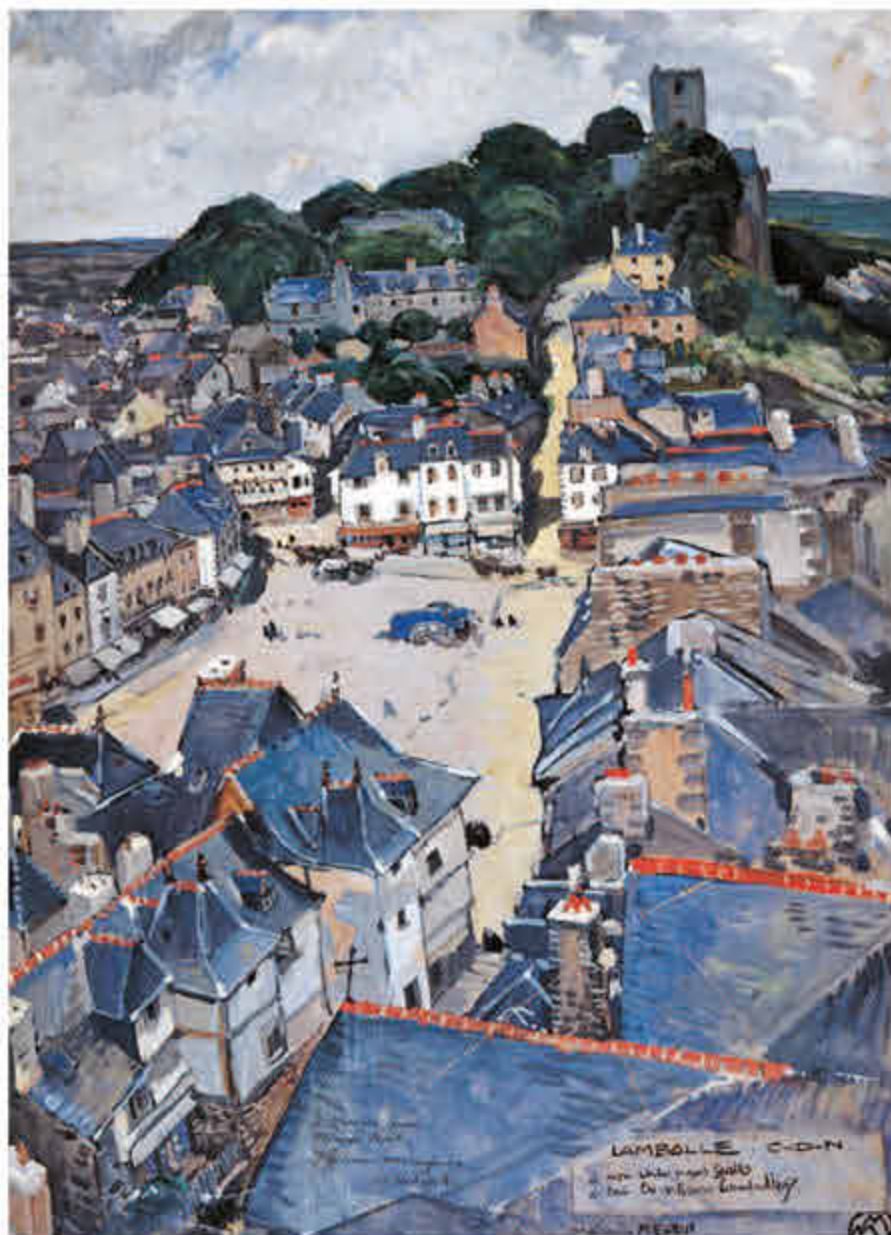
L'ARTISTE EN SON TEMPS

LE MAÎTRE ET SES ÉLÈVES, LE PARTAGE D'UNE PASSION

LA PÉRENNITÉ

Un projet de programme pour une fête de charité, un autre pour la Société rennaise de tir Duguesclin, annoncent déjà la diversité des commandes auxquelles il répondra tout au long de sa carrière. Nous avons vu un menu commandé par *Le Fureteur breton*, présidé par Paul Sébillot, en 1907, du même style académique, inattendu à cette date (le premier projet, une femme nue montant un cochon, fut remplacé par un guerrier en armure plus anodin...). Les récompenses obtenues en fin d'année scolaire témoignent des progrès de cet élève doué, d'une étonnante puissance de travail, aidé par une ferme volonté de réussir. "Désormais la voie était ouverte, il pouvait suivre sa vocation", conclut Claude Avril. Nous retrouvons la trace du jeune artiste à Lamballe en 1903, où il signe et date la plupart des dessins pour son premier livre, *Fantôme de Terre-Neuve*. Cette année-là, il crée en collaboration avec son ancien maître, Mathurin Guernion, un décor pour une pièce de théâtre, *Lamballe, tout le monde descend*, donnée le 28 août¹. En 1906-1907, il retourne dessiner les lieux de son enfance après ses débuts à Paris. Méheut représente de nouveau le manoir des Portes, ainsi qu'un élément de pressoir à cidre à La Mézière, près de Rennes. En 1913, avec un magistral lavis d'encre, il signe une vue panoramique de Lamballe.

Ses séjours à Lamballe pendant la Seconde Guerre, lors de ses ultimes recherches pour l'illustration de *Vieux Métiers bretons*, témoignent de son attachement pour les artisans du Penthièvre. Dans les années quarante, il s'attarde dans le bourg proche de La Poterie pour transmettre au public cette étonnante alchimie qu'est le travail des potiers. Il se rend également au faubourg du Bout-du-Val à Lamballe où œuvrent les derniers tanneurs. Boulevard du Haras et, plus tard, rue du Général-de-Gaulle, Ernest et Fernand Labbé, dont Méheut connaissait la famille depuis son enfance, se souviennent encore de ses différents passages à la corderie familiale, la dernière du Penthièvre vraiment active. Très souriant et fort sympathique, il posait beaucoup de questions, ne dessinant qu'une fois après avoir bien compris les techniques et le déroulement des différentes opérations. Il admirait le "silence des cordiers, ceux qui marchent à reculons". Travaillant avec une grande concentration, il n'appréciait guère qu'on le regarde lorsqu'il dessinait, raconte Fernand Labbé². Il est venu souvent à la corderie, ses dessins de la mère Brevet qui tourne la roue, d'Alexandrine Turmel et de Louis Poivet qui filent le chanvre datent d'avant 1925, tandis que ceux où s'active Ernest Labbé, assisté de Francis conduisant le cheval Vermouth, ont été faits dans les années quarante. Complexe, l'attachement de Méheut pour Lamballe est resté malgré tout très profond. Lui si modeste avouait à son élève et amie Yvonne Jean-Haffen : "J'aimerais aussi être... un homme célèbre dans mon pays natal." Enfin, comme l'a rapporté son cousin Claude Avril, il avait le désir formel, cent fois répété, d'être enterré dans la tombe de ses parents à Lamballe, près de sa mère qu'il aimait passionnément³. Après avoir été enterré au cimetière de Bagneux, Méheut repose maintenant au cimetière Montparnasse.



Vue de Lamballe, caserne sur carton, 76 x 54 cm, Lamballe, musée Mathurin Méheut, 95. 1. HF 1.
La collégiale, vue du Gouessant, évoque la page de garde de *Vieux Métiers bretons*, une même vue plongeante avec les bleus et beiges ocrés chers à Méheut. Serait-ce une proposition qui n'a pas été retenue ?

Page de droite : Mathurin Méheut à Rennes, Lamballe, musée Mathurin Méheut.
Une photographie qui évoque le célèbre portrait de Zola peint par Manet vers 1868, qui se trouve aujourd'hui au musée d'Orsay : pose, vêtements, sans oublier le tableau dans le goût des estampes japonaises chères à Zola.





LE CÉRAMISTE

LA HIÉRARCHIE entre les arts dits "nobles", comme la peinture, et les arts appliqués, longtemps jugés inférieurs, a été bousculée dès le XIX^e siècle, mais elle reste encore ancrée dans beaucoup d'esprits au XX^e siècle. Méheut a toujours été persuadé que toute création, en quelque matériau que ce soit et quelle que soit sa finalité, a le même intérêt. Il s'en explique dès avril 1926 à Yvonne Jean-Haffen pour justifier son choix personnel, et celui qu'il lui propose, d'abandonner le Salon des artistes français pour celui de la Société nationale des beaux-arts plus ouvert aux arts décoratifs : "Pourquoi quitter le grand Salon ? gravure... art décoratif... décadence, etc., etc. Et cependant non ! Je ne crois pas avoir fait fausse route, je ne puis croire que l'étude de la nature (même avec des matériaux qui ne sont peut-être pas généralisés et qui ne seront jamais adoptés par les partisans du moindre effort), les recherches vers ce qui vit, vibre, soient négligeables ; que la gravure, l'Art décoratif soient des Arts inférieurs et réclamant moins de goût que pour établir un tableau". On ne peut être plus clair, et un tel parti justifie et explique son implication dans les productions les plus diversifiées des arts décoratifs.

En 1921, des vitrines présentaient "des céramiques rustiques de Quimper, Henriot, et des craquelés de Chaumeil", lors de sa deuxième exposition au musée des Arts décoratifs. On ignore où Méheut a fait sa première initiation pratique à la céramique, car on ne sait rien des relations qu'il entretenait avec Chaumeil.

Pendant l'été 1919, il arrive à Saint-Guénolé où il va passer l'hiver, inscrivant sa fille à l'école. C'est alors qu'il a la curiosité d'aller visiter les faïenceries Henriot à Quimper, parcourant les ateliers, observant les peinteurs et peintuses, regardant les fours... Il a dû demander à rencontrer les responsables, ils discutent, la sympathie naît, plus particulièrement avec Joseph, l'un des deux fils de Jules Henriot. Il a dû emporter un peu de terre et revenir avec quelques pièces à cuire... Commencerait ainsi une longue et fructueuse collaboration.

■ Chez Henriot à Quimper ■

La manufacture que dirige Jules Henriot, assisté depuis 1920 de ses deux fils, Joseph et Robert, est prospère. Elle a bénéficié de la fermeture de la fabrique rivale Porquier et racheté ses modèles ; parmi eux, ceux créés par Alfred Beau, décorés de "bretonneries", qui ont été distingués par une médaille à l'Exposition universelle de 1878. Méheut peut constater la sophistication de certaines formes et deviner la dextérité des ouvriers, mais aussi le caractère répétitif des modèles ornementaux, "petits Bretons", Bretons et Bretonnes, issus des lithographies des années 1840 de Lalaiss, ou des projets du peintre académique concarnois Deyrolle, cadrés par l'ourlet bleu d'arabesques florales stylisées ornant le marli... Il entrevoit déjà "le coup de jeune" qu'il pourrait apporter. Sa formation près d'Eugène Grasset et son travail pour la revue *Art et Décoration* ne peuvent qu'en faire un collaborateur précieux ; les Henriot le comprennent très vite et mettent "à sa disposition ce qui convenait pour des expériences. Il passa d'un atelier à l'autre pour compléter ses connaissances en observant chaque ouvrier dont il s'est rapidement fait des amis", se souvient Joseph Henriot dans ses *Mémoires d'un faïencier quimpérois*. Il n'y a jamais eu de contrat officiel pour un poste de "directeur artistique" ; Méheut jouera le rôle de conseiller, lancera des idées, fournira des modèles.

Dès 1919, il travaille aux faïenceries¹. Aucun des quelques projets conservés aujourd'hui au musée de la Faïence de Quimper n'est daté ; néanmoins, il a dû très vite proposer plusieurs modèles, dont celui du *Service de la mer*. "Son but essentiel était de découvrir des méthodes dans le goût moderne, nous dit Joseph Henriot, d'engager Quimper sur une voie nouvelle qui le situait bien à l'avant-garde et de créer des œuvres personnelles et originales."

Cette aide est d'autant plus précieuse pour les Henriot que René Quillivie (1879-1969) vient de quitter l'entreprise, où il a appris le métier de céramiste avec le modelleur Le Borgne – à moins

Page de gauche : assiette du *Service de la mer*, faïence polychrome, 24 cm, détail, Quimper, Henriot.

Passé la découverte des paysages, le peintre s'enthousiasme à la vue des pêcheurs : "Les barques nous frôlent, les pêcheurs complètement nus. Immédiatement nous songeons à Hokusai (sic) prodigieusement vrai, prodigieusement moderne ; les mêmes gréments, les mêmes accessoires, les mêmes types que dans ses vues du Fuji, que les figures de ses albums..."
 Marqué par l'esprit de ses premiers travaux dans *Art et Décoration*, Méheut s'intéresse notamment aux arts appliqués. À Kyoto, il visite deux grandes écoles d'art et les fabriques de porcelaine. Il observe aussi le travail des émailleurs et des graveurs sur bois. Il aimait raconter à ce sujet l'épreuve qu'il dût passer à cette occasion. Les maîtres nippons lui demandèrent de peindre sur de la soie afin de prouver la rapidité et la maîtrise de son geste.

"Grâce au professeur Kanokogui (un ancien élève de J.-P. Laurens), j'ai pu approfondir la technique de différents procédés de peinture", affirme-t-il dans son carnet de route. L'artiste remarque aussi l'apparente facilité des Japonais à représenter leur modèle avec une grande économie de moyens et de gestes. Plus tard, dans ses périodes de doute face aux succès de l'avant-garde, il se souviendra du bien-fondé de cette approche.

Manifestement charmé par ce pays, Méheut n'en demeure pas moins lucide. Il reste en effet conscient des troubles que traverse le pays depuis l'ère Meiji. "J'ai vu surtout un Japon me donnant une impression misérable, malade, mais courageuse et primitive – je crois que ce que l'on nous présente habituellement est trop le côté touristique, facile, amusant", écrit-il encore en mai 1914 au vicomte d'Humières, avant d'ajouter : "Il y a autre chose au Japon de plus tragique et d'aussi beau. Je ne sais (si après mes études marines) je serais assez fort pour traduire ce que je ressens."

Peu à peu, celui qui avait percé les secrets de la mer, va s'attacher à représenter ce peuple "si supérieurement artiste dans toutes ses productions" et à comprendre l'âme nipponne. Comme Emile Guimet (1836-1918) et Félix Régamey (1844-1907) qui ont visité le Japon en 1876, le peintre pénètre plus profondément dans le monde populaire par le biais des spectacles de rue et du théâtre. Il assiste ainsi aux fêtes de printemps, les *Chemies Blossoms*, et aux danses du même nom dont il avoue avoir été un sérieux client. Assez rapidement, l'artiste explore les campagnes. Son carnet de route est illustré de jonques, de pèlerins, de paysans "croqués" à la hâte au hasard des rencontres sur les rives de Shizuoka, de Sakai, dans les forêts de Nara et dans les plaines du nord de Kyoto où, là encore, les mentalités, les réactions, l'accueil un peu méfiant des paysans lui rappellent sa province natale.

Mais c'est dans les temples et les forêts sacrées que Méheut retrouve le Japon décrit par les premiers voyageurs. À Nara, capitale de l'impératrice du Japon jusqu'en 794, où "tout a été réuni, concentré, pour la joie du peintre, de l'architecte ou du littérateur", il s'émerveille devant les torii monumentaux (portiques), les biches apprivoisées, les pagodes et la forêt



Temple bouddhiste près de Kyoto, crayon, gouache diluée, 35,5 x 28,5 cm, collection particulière.

Dans l'esprit des Archives de la planète, le titulaire de la bourse de voyage Autour du monde privilégie le document composé avec soin, au détriment du spectaculaire.

de cryptomérias qui abrite le temple aux trois mille lanternes. "Quelles bonnes journées de travail en perspective ! Je serais bigrement plus à mon aise pour exprimer mes impressions avec le pinceau qu'avec ma plume maladroite" se désole-t-il. Toujours à Nara, Méheut est vivement intéressé par les bibelots et les jouets proposés par les marchands de souvenirs. "Quelle différence entre ces jouets et ceux que nous trouvons à nos pèlerinages, à nos pardons. [...] Et puis encore ces figurines de deux ou trois centimètres en terre cuite et peinte, réduction de temples, de torii, de chaumières, de barques, de paysans, de prêtres, joueuses de shamisen, etc., avec lesquelles l'e Japonais [...] s'ingénie à reconstituer un paysage classique..." note-t-il avant de constater qu'il y a là des "idées à adopter [pour modifier] la monotonie de nos intérieurs..."
 Méheut poursuit son voyage au Japon par Miyajima. Cette petite île abrupte est coupée d'étroites vallées qui



Galerie rouge à Nara, crayon, gouache diluée, 35 x 28 cm, collection particulière. Jeux d'obliques, et espace volontairement vide, pour rendre plus intense le contraste entre la majesté des portiques rouges sacrés et la petitesse des pèlerins.

coulent vers la mer. En 1914, la population ne se compose que de pêcheurs, de prêtres et d'artisans. L'été, les pèlerins affluent dans les maisons de thé et les auberges. C'est l'une des trois vues que tout amateur de beauté, que tout dévot à la nature au Japon se doit de contempler avant de mourir. C'est aussi l'endroit qui, semble-t-il, l'émeut le plus. "Le grand torii baigne dans la mer haute et le temple shintoïste sur pilotis peint en rouge vif apparaît merveilleux sur le fond de verdure de la montagne", s'exclame-t-il. Mais, à l'autre bout du monde, l'histoire s'accélère, l'Europe se prépare à la guerre. Le peintre doit malheureusement écourter son voyage. "fini l'artiste, place au soldat" conclut-il. Le 19 août, il embarque de Moji à bord de l'Amazone des Messageries maritimes, pour arriver à Marseille en septembre après avoir fait escale à Shanghai, Hong Kong, Saigon, Singapour et Penang. Les images du Japon, des torii, des biches avec leur faon,

Personnages et biches, crayon gras, aquarelle sur papier, 18 x 28,7 cm, musée Mathurin-Méheut, B2.19.

Fasciné par les biches et daims apprivoisés qu'il découvre au Japon, Méheut s'en inspirera en partie, près de quinze ans plus tard, pour ses décors de paquebots tels l'Aramis, le Georges Philippar ou le Normandie.



Grues sacrées dans une cour du temple sur pilotis de Miyajima, reproduit dans L'illustration du 23 avril 1921.

Inhabituelle en France, la présence de bêtes sacrées dans un espace religieux ne peut que conforter la profonde attirance du peintre pour les animaux.

des temples, des geishas et des petites danseuses de kasuga le hanteront pendant de nombreuses années. "Le Japon a singulièrement agi sur nous", écrit-il à sa femme du fond de sa tranchée quelques semaines plus tard. En 1927, c'est pour son amie et collaboratrice Yvonne Jean-Haffen, qu'il rencontre en 1925 et avec laquelle il entretiendra une correspondance assidue jusqu'à sa mort, qu'il égrènera ses souvenirs à grands renforts de gouache écarlate et de peinture dorée dans ses lettres. La traditionnelle cérémonie du thé succédera au fil des pages aux Daims s'enivrant avec des tiges de printemps, aux biches de Miyajima, aux pèlerins de Kyoto, aux teinturiers d'Osaka... Kaléidoscope d'images perçues à travers le prisme déformant de la mémoire, mais ô combien révélateur du charme et de l'attrait de ce pays sur Méheut.





Antoine Noubaire
2011

OUEJANT cde J.-Cuerl

